

LE PUY

LA VIA FRANCIGENA : VOIE TERRESTRE POUR ROME ET AXE RASSEMBLANT LES PARCOURS JACOBEEENS EN ITALIE

La naissance de la Via Francigena n'est pas sans rapport avec la reprise des communications de grande envergure, qui commencèrent à se manifester en Occident dès la seconde moitié du VII^e siècle, sous l'impulsion d'un phénomène absolument spirituel : les pèlerinages. Ce fut, en effet, suite au nombre toujours croissant des pèlerins qui se déplaçaient pour se rendre aux principaux « loca sacra » de la Chrétienté, que des itinéraires étendus sur un niveau interrégional se sont révélés nécessaires. On se réfère surtout au pèlerinage romain, qui était particulièrement alimenté, à cette époque, par les populations nouvellement converties des îles britanniques, comme nous le rappelle Paolo Diacono : « His temporibus multi Anglorum gentis, nobiles et ignobiles, viri et feminae, duces et privati, Divini Amoris instinctu de Britania Romam venire consuerunt » (« Historia Langobardum », Lib.VI, Cap.37, 1-3). Mais il ne faut pas non plus négliger le flux des pèlerins germaniques qui venaient rendre leur dévotion à San Michele Arcangelo : dans les Pouilles, le sanctuaire garganique, situé près de la grotte où est apparu l'archange guerrier a ainsi eu un grand succès.

Les pèlerins de San Michele Archangelo, dans la première partie de leur itinéraire, utilisaient les mêmes parcours que ceux qui se rendaient « ad limina Beati Petri », et il en était de même pour ceux qui entreprenaient le plus long et fatigant pèlerinage pour la Terre Sainte, étant donné qu'en règle générale, les points d'embarquements des pèlerins qui se rendaient au Saint Sépulcre se trouvaient dans un des ports des Pouilles. Les itinéraires suivis par les pèlerins qui effectuaient ce que l'on pourrait appeler le « grand tour » du haut Moyen Age, et qui s'étendait sur toute l'Italie, génèrera la Via Francigena, considérée comme un faisceau de parcours et le fruit d'un véritable « collage » entre différentes portions de chemins antiques consulaires, restés en usage, et de nouveaux tracés constitués par les chemins vicinaux, la plaçant au rang des voies de communication de première importance.

Une telle route, au parcours si long, se distinguera peu, du moins dans un premier temps, des routes qui servirent à la circulation locale : en effet, la définition d'une grande artère dans le haut Moyen Ages, ne se basait pas sur la qualité de l'ouvrage routier, mais sur l'intensité des transits qui se développaient, ce qui impliquait la mise en place de structures de réception et d'assistances, le long du chemin. Ce n'est pas par hasard, si déjà au début du XIII^e siècle, les souverains lombards avaient poursuivi, dans une sorte de politique de communication, la construction d'un ensemble d'abbayes, allongeant le parcours de la future Via Francigena, qui se limitait aux frontières de leur « Regnum ». Au-delà de la finalité religieuse poursuivie, les monastères fondés par la Cour royale de Pavie (Pavia), servaient non seulement d'hospices pour l'accueil des pèlerins, mais constituaient aussi des points d'appui sûrs, le long de l'itinéraire.

En ce qui concerne les aspects des itinéraires, les plus anciens témoignages documentaires, bien que laconiques, attestent que le parcours de la Via Francigena prend la même forme que « L'itinerarium Sancti Willibaldi » (723-726) ou que « L'itinerarium Bernardi monaci Franci » (867). Mais c'est surtout grâce aux

mémoires de l'archevêque de Canterbury, Sigeric, que l'on connaît la Via Francigena au X^e siècle (990). Elle est désormais devenue une voie bien définie dans son parcours de base et se situe à la tête d'une succession de localités, toutes dotés de structures d'assistance et d'accueil.

Les premières traces du nom « Via Francigena » et de son équivalent « Via Francesca » remontent à la fin du IX^e siècle. La dénomination « Via Francesca » semble être plus ancienne, puisqu'il s'avère qu'elle a été mentionnée la première fois dans un parchemin datant de 876, « actum in Clusio », provenant des archives diplomatiques de l'abbaye de Saint Sauveur sur le mont Amiata. Le document faisant mention de l'autre dénomination « Via Francigena », remonte lui à 1024 ; il s'intitule « Privilegium Baiulorum Imperialium » et décrit les limites du territoire de Troie. Outre les dénominations, on peut clairement identifier la provenance du chemin, qui trouve son origine au-delà des Alpes, autrement dit en France, comme nous le rappelle Du Cange : « ita et italis, quicumque transmontani francigenae appellabantur » (« Glossarium mediae et infimae latinitatis, vol.I, p.591).

Deux voies permettaient l'accès à l'Italie. Elles correspondaient aux passages alpins majoritairement empruntés durant tout le haut Moyen Age et jusqu'au XII^e siècle : le Grand-Saint-Bernard et le Mont Cenis. Les branches du chemin nous entraînaient vers deux cols, le premier traversait Aoste et Ivree, et le second Suse et Turin. Ils se réunissaient à Vercelli, pour ensuite continuer en direction de Pavie, où l'on traversait le Tessin par l'ancien pont romain. Le parcours s'articulait donc sur la rive gauche du Pô, que l'on traversait en empruntant « navalestri », un passage reliant Cour Saint André (Corte Sant'Andrea) à Calendasco, aux alentours de Plaisance (Piacenza). Il s'engageait ensuite sur la via Emilia, en reprenant l'itinéraire de l'ancien chemin consulaire jusqu'au Bourg Saint Denis (Borgo San Donnino), l'actuelle Fidenza. Ici le parcours s'orientait donc vraiment vers le Sud, en direction des Apennins, en remontant la vallée du Taro. Après avoir passé Monterbardone (l'actuel Cisa), on traversait la chaîne des Apennins, pour ensuite descendre vers le versant opposé toscan, en longeant le fleuve Magra presque jusqu'à son embouchure. Après être arrivé au port, qui se situait en bas de la ville de Luni, déjà « splendida civitas et curia », la route traversait la Versilia avec un parcours à mi-côte qui se dirigeait vers Lucques (Lucca). Après être sorti de la ville toscane, le chemin nous menait vers l'étroit passage collinaire interposé entre deux zones marécageuses (les marécages de Bientina et Fucecchio) et permettait de traverser à gué l'Arno, pour arriver entre Fucecchio et Bourg Saint Genès (Borgo San Genesio). Le parcours suivant empruntait les chemins offerts par la nature, depuis la voie marécageuse de l'Elsa, en passant par Sienne, jusqu'aux vallées de l'Arbia et de l'Orcia. Une fois franchie la ligne de partage des eaux entre la vallée d'Orcia et celle de Paglia, et entre le coteau de Radicofani et le Mont Amiata, la route rejoignait le lac de Bolsena, où elle se raccordait ensuite au chemin consulaire, en passant par Cassie (Cassia), qui nous conduisait jusqu'à Rome.

Dans la continuité du chemin au sud de Rome, la Via Francigena utilisera des tracés de routes romaines, la « longue durée », lesquelles se prolongeront durant tout le Moyen Age, au moins en tant qu'axe directionnel de la circulation. La via Appia (que se soit l'itinéraire original conduisant à la plaine pontine ou la variante du parcours qui se trouve au pied de la montagne et qui s'était imposé au Moyen Age), la via Latina et la via Prenestina permettaient toutes les trois de rejoindre « Casilinum »

(l'odierna Capua). A partir de cette dernière, toujours en empruntant la via Appia, on pouvait se diriger vers Bénévent (Benevento), point de départ d'un autre grand chemin consulaire : l'Appia Traiana, et suivre l'axe de marche par lequel on pouvait accéder aux ports des Pouilles, points d'embarquement pour la Terre Sainte, ou bien, en faisant un léger détour, arriver au sanctuaire de San Michele Arcangelo sur le Mont Gargano.

L'aspect qui distinguait la Francigena des routes d'importance seulement locale était défini, d'après ce que l'on dit, par la grande densité des structures réceptives et d'assistance qu'on pouvait trouver le long de l'éventail de parcours que formait le chemin. D'ailleurs, jusqu'au haut Moyen Age, les églises des petites villes, comme les fondations monastiques, les communautés canoniales, ou même les églises rurales n'ont jamais négligé leur devoir d'hospitalité et ont créé des lieux d'assistance pour les pèlerins et les passants. Ensuite, avec le début du XII^e siècle, sous l'impulsion du phénomène complexe et de grande ampleur des Croisades, est apparue une réalité nouvelle sur le plan de l'assistance : les ordres hospitaliers ont offert une contribution considérable, qui a permis l'expansion des hospices le long des chemins qui menaient aux principales destinations de pèlerinage. Les ordres militaires (Templiers, Cavaliers de Saint Jean, Teutons), nés en Terre Sainte après la conquête de Jérusalem, à un moment de particulière exaltation idéologique, et qui avait pour principal objectif de protéger sur le plan matériel les pèlerins et de défendre la foi, ont particulièrement ponctué le tracé de la Francigena avec leur « demeures ».

Dès le XI^e siècle, s'était ajoutée une autre destination principale au pèlerinage de la Chrétienté occidentale : Saint-Jacques-de-Compostelle, né suite au grand développement de la vénération pour Saint Jacques que connut la région de la Galice, où l'on pensait que se trouvait le tombeau de l'Apôtre.

La via Francigena était un itinéraire courant pour les pèlerins qui souhaitaient se rendre à Rome, San Michele Arcangelo sul Gargano et Jérusalem et constituera ainsi le tracé initial de base pour tous ceux qui, de l'Italie, comptaient se rendre, comme le dira Dante, chez « barone per cui là giù si visita Galizia » (Paradiso, XXV, 18). Les pèlerins jacobéens ont en fait remonté le chemin jusqu'au col du Mont Cenis, pour ensuite s'engager sur la route toulousaine, le chemin français le plus méridional, pour rejoindre Ronceveaux et former le « chemin » de Saint-Jacques. Il y avait aussi une variante, partiellement maritime, mais qui empruntait toujours une grande partie de l'itinéraire de la Francigena. On pouvait embarquer au port de Luni, et effectuer une navigation de cabotage jusqu'aux côtes provençales, à partir desquelles on pouvait également rejoindre le chemin toulousain.

Même si on a retrouvé des traces en Italie dès les premières décennies du XII^e siècle, le pèlerinage de saint Jacques n'a pas laissé de traces significatives témoignant des itinéraires antérieurs au quatorzième siècle. Il est en revanche certain que les pèlerins qui se rendaient à Saint Jacques utilisaient la via Francigena, tel que nous l'apprend la documentation du XIV^e et XV^e siècles, ainsi que la plus ancienne allusion au parcours suivis par les pèlerins : le journal de l'abbé islandais Nikulas di Munkathvera qui, en parcourant la Francigena en 1154, lors de son pèlerinage à Rome et à Jérusalem, était parvenu à Luni, et avait observé que la ville était le point à partir duquel « On entre en contact avec les itinéraires d'Espagne et de Saint Jacques de Compostelle. »

Luni a longtemps conservé son privilège de point normal d'embarquement des pèlerins jacobéens, même lorsque se firent ressentir les conséquences, de plus en plus notoires, de la détérioration des conditions hydrogéologiques du territoire littoral, qui portèrent à la disparition du « portus Lunae » et à la formation, aux alentours de la Bocca di Magra, du port San Maurizio (Saint Maurice).

Cependant, au XIV^e siècle, en raison du processus progressif d'ensablement de tout le littoral, le point de départ de ceux qui avaient pour objectif de se rendre par la mer au « Chemin » de Saint Jacques sera modifié. On n'embarquera désormais plus de la Lunigiana, mais à Pise, qui se verra reliée à Lucca par un bref détour du parcours de la via Francigena. Pise, ou plutôt le port de Pise, devait cependant, déjà à cette époque, avoir constitué un point d'embarquement remplaçant le port de Luni, puisque vers la fin du XII^e siècle, sur la route qui servait de liaison entre Pise et la Francigena, s'était dressé l'hospice de San Jacopo « de Podio », sur l'encouragement de la pisane sainte Bonne, qui était particulièrement fidèle à l'apôtre saint Jacques, si bien que, comme le rapportent ses hagiographes, elle se rendit en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle au moins dix fois !

Au milieu du Moyen Age, la via Francigena a constitué, du moins en Italie, un point de rencontres et de liaisons des itinéraires des « peregrinationes maiores ». Une sorte de sacralisation de l'espace s'est donc réalisée le long de ses parcours, parsemés de rêves, de messages et de symboles du pèlerinage, et dont les traces persistent sur le territoire dans les témoignages architectoniques et iconographiques, dans les dédicaces aux saints, dans la toponomastique, etc.

La via a également constitué un formidable instrument de croissance économique pour la ville et les régions qui se trouvaient le long de son itinéraire. Ce fut en effet grâce à la Francigena qu'entrèrent en communication les deux grandes aires marchandes du Moyen Age : l'une située sur la Méditerranée et l'autre étendue sur la mer du Nord, qui se rencontrèrent dans les célèbres foires de la Champagne. Le facteur économique se place ainsi aux côtés du facteur religieux, devenant même le déterminant principal de l'accroissement des flux de la circulation, fixé entre les itinéraires possibles, du fait que des siècles de transits avait rendu l'axe tout à fait aménagé.

L'intensification des commerces de longue distance et la croissance généralisée des forces productives dans la détermination d'une articulation plus grande du réseau routier et une diversification des parcours sont autant d'éléments qui ont été favorables à une prolifération des chemins de la Francigena et de la Francesca. Ces deux dénominations sont devenues synonymes de routes à grande communication et définissaient, en Italie, tous ces parcours qui traversaient les Alpes d'une manière ou d'une autre.

Simultanément, suite à la christianisation des populations de l'Europe centrale et orientale et à l'évolution de la composition des flux de pèlerins, d'autres itinéraires à destination de Rome sont apparus. Les origines des itinéraires du treizième siècle, aux côtés des passages traversant les Alpes occidentales, ont toujours fait référence aux cols tels que Sempione, le San Gottardo et le Brennero, qui en reliant la Padania (nom générique donné à un ensemble de régions du nord de l'Italie, autour de la vallée

du Pô) avec l'aire germanique, ont permis de rejoindre avec un parcours plus court les terres de l'est de la Renania. Au sud des Apennins, Florence, devenue au treizième siècle le plus grand centre de la vie économique et politique de l'Italie centrale, capturera, avec Rome, l'axe principal des communications, en imposant une liaison directe avec le monde de la Padania, et en traversant les cols du Mugello.

L'importante unité culturelle de l'Europe du Moyen Age a été possible grâce à l'existence des voies qui, comme la Francigena, ont permis de répandre dans tout l'Occident les modèles élaborés par les principaux centres culturels de la Chrétienté. Avec la circulation des hommes et des marchandises la via a toujours véhiculé des idées, facilitant par exemple la diffusion de nouvelles formes de spiritualité monastique exprimée par les ordres bénédictins réformés par Cluny et ensuite par Cîteaux. Le culte de certains saints se propageait et l'on présentait les figures et les personnages liés aux « Chansons de gestes » aux pèlerins, comme modèles de défenseurs de la foi. D'une certaine manière, la route a contribué à l'enrichissement des expressions de la culture artistique locale, d'où l'éclectisme des expressions architectoniques, durant la période romaine, des localités qui se trouvaient au carrefour du système des circulations médiévales celles-ci, se basant sur les itinéraires de pèlerinage, trouvaient ses origines dans la via Francigena comme dans le « Chemin » de saint Jacques.

Renato Stopani

Incontro Europeo

"I Cammini di Santiago di Compostela e gli Incontri all'Hotel-Dieu"

Puy-en-Velay (France), 27-30 Settembre 2007